

# « La guerre des mémoires n'aura pas lieu »

par Évelyne Joyaux

**M** « *Mettre fin à la guerre des mémoires* » : la phrase a connu une belle réussite. Elle a circulé sur les sites internet, les journalistes l'ont utilisée dans leurs articles. En période d'élections les responsables politiques l'ont reprise dans leurs discours et leurs programmes.

Nous savons que les mots ne signifient pas toujours ce qu'ils semblent dire, et nous avons le souvenir d'un temps où les manifestants parisiens criaient : « *Paix en Algérie* » en brandissant des banderoles où était inscrit : « *Fusillez-les* ».

Mais il importe peu que l'expression ait véritablement un sens, c'est la formule qui a une fonction ! Ceux qui l'ont créée ont ainsi constitué un objet idéologique tout en se présentant comme une compétence extérieure, et naturellement qualifiée, pour offrir leur médiation.

On a parlé de « guerre des mémoires » à la suite de la polémique déclenchée par la loi qui reconnaissait des aspects positifs à la colonisation française en Algérie (loi du 23 février 2005). De journaux en plateaux de télévision (où les Français d'Algérie étaient présents au travers de ce que l'on disait d'eux mais rarement invités en personne), la contestation frénétique de la loi a englobé la responsabilité des nations européennes dans le commerce d'esclaves. Elle ne pouvait guère y rattacher la violence actuelle des « jeunes » des banlieues, comme ce fut le cas, autrement qu'en la présentant comme une réaction à la prise de conscience freudienne des traumatismes enfouis dans le passé de leurs parents.

Pour faire la guerre il faut être plusieurs, ou au moins deux, qui s'affrontent sur des questions ou des intérêts communs. En quoi la « mémoire » d'un Antillais était-elle antagoniste de celle d'un Français d'Algérie ? En quoi celle d'un fils d'immigré maghrébin de la banlieue parisienne en était-elle proche ?

Qu'importe ! L'esclavage et la colonisation se trouvaient mis sur le même plan, les siècles étaient confondus, les distinctions abolies. « La guerre des mémoires » était la nouvelle réalité que l'on faisait émerger de la confusion, du fatras historique, de l'amoncellement des mots. Il n'y avait pas grand monde sur les plateaux de télévision pour oser expliquer à ceux qui bataillaient pour « la mémoire de l'esclavage » ou de l'immigration, que l'histoire était mise à mal et que l'on ne pouvait prétendre tirer des enseignements du passé qu'à partir d'un socle historique solidement construit et respecté. La légitimité de leur révolte contre une loi qui ne les concernait en rien semblait d'ailleurs n'être

remise en cause par personne.

Mais s'agissait-il vraiment de « la guerre des mémoires » ou de la désintégration de la mémoire collective des Français ?

Autrefois historiens et philosophes débattaient entre eux, dans le cadre de leur spécialité. Qu'ils soient intellectuellement honnêtes ou pas, rigoureux ou non, les idées qu'ils exposaient à leurs lecteurs étaient soumises aux règles du métier, au contrôle de leurs pairs. Plus tard, au temps de l'idéologie triomphante, on a parlé de « guerre des idées » à propos de la férocité de certains échanges, comme entre Jean-Paul Sartre et Albert Camus, parce que l'opinion publique y était associée par le biais des médias. Les mots s'étaient échappés. Depuis, ils vivent leurs vies !

C'est ainsi que maintenant le mot « colonisation » s'associe spontanément à d'autres dans la conversation ou sous la plume : guerre et torture, domination, violence...

Il serait intéressant de revenir sur l'évolution de ces chaînes sémantiques depuis quarante-cinq ans.

Se souvient-on aujourd'hui « du verre d'eau » ? Peut-être pas ! Pourtant une recherche faite dans les médias de l'époque montrerait comment ils avaient imposé l'image du colon riche, arrogant et stupide qui refusait un verre d'eau au soldat de métropole venu le défendre, à moins d'être payé pour cela.

Les faits étaient-ils établis ? Si oui, combien de fois l'avaient-ils été avant d'en faire une loi générale ? Sinon, était-ce de l'information ? Comme dans le réflexe de Pavlov, les simples mots « le verre d'eau » associés à « Pied-Noir » donnaient un signal de rejet.

Aujourd'hui le curseur s'est déplacé vers « la torture » exercée par l'armée française et sur laquelle journalistes, chroniqueurs, historiens et auteurs en tous genres avaient déjà écrit des milliers de pages depuis la bataille d'Alger. D'abord seulement associée à l'armée de métier, en particulier aux parachutistes, elle l'est maintenant à l'ensemble des jeunes appelés qui ont servi en Algérie. L'accent qui portait sur la torture liée à la recherche du renseignement, et donc au terrorisme, porte aujourd'hui sur la violence propre à l'homme, sur le déchaînement du barbare qui sommeille en chaque Français, et que « la guerre coloniale » aurait libérés, parce qu'elle était injuste. Autrement dit : « tous coupables ! » ou sinon : « tous irresponsables ! » Mais la même analyse ne semble pas être applicable à la Résistance par exemple, sans doute parce que la cause étant bonne, elle n'a réveillé que le meilleur chez chacun.

Nous sommes certainement très nombreux parmi les Français d'Algérie à avoir rencontré de ces hommes qui, s'ils avaient un barbare en eux, ainsi qu'on le prétend, le tenaient si bien en laisse qu'ils nous ont donné d'extraordinaires modèles d'humanité. « Un homme ça s'empêche !... » fait dire Albert Camus à Henri Cormery dans *Le premier homme*. Nous n'aurions pas demandé plus que d'en témoigner devant l'opinion publique, comme nous aurions voulu pouvoir réfuter la légende du

**C'est ainsi que maintenant le mot « colonisation » s'associe spontanément à d'autres dans la conversation ou sous la plume : guerre et torture, domination, violence...**

**L'arrachement à la terre de naissance, l'exode, l'abandon des cimetières sont comptés comme faisant partie des fruits empoisonnés de la colonisation.**

« verre d'eau » et bien d'autres qui lui ressemblaient et qui n'auraient tout simplement pas dû naître.

On y a mis le temps mais, aujourd'hui, un « Pied-Noir » n'est plus systématiquement considéré comme un « salaud » enrichi. À condition qu'il ne se mêle pas du reste, il peut même réussir son intégration en tant que victime. L'arrachement à sa terre de naissance, l'exode, l'abandon des cimetières sont alors comptés comme faisant partie des fruits empoisonnés de

la colonisation. Nous précisons bien : « à condition qu'il ne se mêle pas du reste ! ». En effet, nous entendons dire de plus en plus souvent que l'histoire de la colonisation de l'Algérie ne pourra être écrite que lorsque le dernier d'entre nous aura disparu. Ce qui ne fait que reprendre la thèse développée à propos du Mémorial dont il fallait écarter la participation des Pieds-Noirs.

Peut-être par compensation un parallèle nous est parfois proposé avec l'histoire de la Vendée à qui il a fallu deux siècles pour toucher l'opinion publique. C'est oublier que les Vendéens pouvaient trouver l'âme de leur passé toujours tapie dans leur terre d'origine. Rien de comparable pour nous. Les tombes et monuments, nos témoins de pierre, sont fracassés, voire regroupés c'est-à-dire déracinés. Les archives de nos villes et villages sont amputées et dispersées et tout projet pour rassembler et sauver ce qui pourrait l'être est... ajourné ! Certes nous savons qu'un archéologue peut reconstituer un vase à partir d'un fragment de poterie, mais c'est au processus inverse, à la dispersion et à l'effacement délibérés des souvenirs de nos vies en Algérie que nous assistons aujourd'hui. La vraie guerre contre la mémoire n'est-elle pas celle-ci, sournoise et lente?...